FHC rd 15262

ADRESSE
AU DON QUICHOTTE
DU NORD.

Case
FRC
19253

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
1792.

THE NEWBERRY
LIBRARY

ADRESSE
AU DON QUICHOTTE DU NORD.

FRÉDÉRIC,

J'AVOIS toujours penſé que la philoſophie & l'eſprit étoient plus naturels dans ta maiſon que le vain pouvoir arbitraire des rois : j'avois encore cru d'après ces rapports, que l'héritier du Salomon du Nord, de l'homme lettré, de l'ami des arts, n'auroit ni embraſſé le parti parricide d'enfans ingrats qui

cherchent à déchirer le sein de leur mère-patrie, ni formé l'extravagant projet de soumettre un peuple formidable, qui, maître souverain de ses lois, a voulu régénérer son gouvernement. Il ne veut plus pour idoles que *la liberté & l'égalité*, sans que nul ait le droit de s'y opposer. Je t'avoue que je ne te croyois pas capable d'une tentative aussi inouie qu'impossible ; & si Dumouriez n'avoit point attesté tes propositions, tes menaces, je traiterois de fable tout ce qu'on répand sur ton compte. Te voilà donc vaincu, déloyal potentat, triste pourfendeur des géants, petit roitelet de la terre usurpée ! Supporte l'épigramme, si tu en as la force ; écoute la raison, si tu peux devenir sage. Je ne suis pas le général Dumouriez, pour te traiter en grand roi, ou, pour mieux dire, te persiffler royalement. Dumouriez a trop d'esprit pour te croire un héros magnanime d'après ta folle entreprise, & je laisse ce général te donner la chasse : je vais t'apprendre qui je suis : un animal extraordinaire, si tu le veux, mais pensant sainement ; un de ces êtres courbés, depuis des siècles, sous le joug tyrannique des préjugés masculins ; c'est te dire assez que je suis femme, mais de ces femmes qui égalent nos grands hommes en vertus & en courage ; &, si tu avois reçu ces avantages, je te dirois mon égal. Tu es roi, par conséquent petit & médiocre : cependant je veux bien te parler comme à un homme.

Dis-moi, si le ciel t'avoit fait naître citoyen, de quel œil verrais-tu les crimes des rois ? Est-ce sur l'ignorance des hommes qui les a, depuis tant de siècles, enchaînés aux chars des tyrans, que tu fondes ton pouvoir illusoire ? La sotise a disparu ; la sainte

philoſophie lui a ſuccédé. Tu n'es plus qu'un vain fantôme. Crois - moi, deviens philoſophe.

Eſt-ce par les misères incalculables des peuples, que, pour aſſouvir la dépravation des cours, tu as quitté ton empire à deſſein de venir relever un trône écroulé ſous les ruines des forfaits ? Si tu ſens dans ton ame quelque vertu étrangère chez les potentats, rends-toi aux avis d'une femme qui ne connut jamais la contrainte ni l'impoſture : apprends auſſi qu'elle eut le courage de défendre ſon roi au milieu des périls qui le menaçoient, tant qu'elle a dû le croire fidèle à ſes ſermens fondés ſur la garantie de ſes plus chers intérêts. Ne dédaigne point les conſeils d'une être juſte & ſenſible, aſſez bon obſervateur pour avoir dès long temps prophétiſé les grands événemens. Ce que je te dirois pour toi-même, ne ferait que répéter tout ce que les échos rendent par-tout, que ton peuple murmure de cette guerre inconſidérée, de cette dépenſe formidable qui va l'écraſer d'impôts. Je crains que cette Don - Quichottade ne t'apprenne trop tard ton devoir : pour t'en donner une preuve évidente, lis quelques-unes de mes productions que je joins à cette adreſſe. Apprends qu'un roi a déjà perdu ſon pouvoir, quand ſon peuple murmure.

Je conviens que j'ai été à mon tour le Don-Quichotte du roi des François ; que mes jours ont été menacés pluſieurs fois, pour avoir pris ſa défenſe avec toute l'énergie dont je ſuis capable. Je ne l'accablerai pas, parce qu'il eſt malheureux ; mais il m'a trompée, moi & la moitié de la nation : il n'a ſuivi que les conſeils des perfides, des gens ſans aveu qu'il a gagés pour creuſer ſon précipice. Pour ſa femme, je ne t'en parle pas : une clémence miraculeuſe

peut seule la sauver. Quel est donc ton dessein ? précipiter son supplice, si tu t'approchois de la capitale ? Sois convaincu que la fuite seule de l'étranger peut la sauver : voilà le seul traité que les Français contracteront avec toi & tes compagnons d'infortune : la république ne leur fera grace qu'après que tu auras abandonné ses Etats, & que tes alliés auront fui le territoire français. Crois-moi, Frédéric, donne, le premier, cet exemple de prudence, s'il en est temps encore ; raffermis ta couronne chancelante ; apprends à l'école de Louis XVI à devenir un bon roi, l'ami de ton peuple, plutôt que de tes courtisans. Je te citerai ce vers de Voltaire, qui t'offre un grand moyen de méditation & de morale :

« Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux ».

Ce vers t'apprend que la fortune & le hasard qui ont fait les rois, ne sont pas les droits imprescriptibles de la masse souveraine des hommes; & lorsque cette masse imposante a prononcé, les rois doivent obéir à leur tour. N'est-il pas absurde, conviens-en avec moi, qu'un seul homme ravage les trésors de la société & la grève d'impôts, pour satisfaire seulement ses passions déréglées ? Et quels fruits espères-tu de tes efforts impuissans ? Réfléchis un moment, je t'en conjure ; descends de ton ballon gonflé d'orgueil ; descends-en avec prudence ; la direction en est perdue ; & si tu ne veux pas m'en croire, crois-en la fidèle histoire de l'Univers : arrête-toi un moment sur le chapitre des révolutions. A quelle déplorable ineptie les rois sont ils donc condamnés ? Ils apprennent l'histoire, mais une histoire parasite & mensongère, telle que peuvent la fabriquer des instituteurs corrompus, toujours

trop ſoigneux d'écarter leurs élèves du chemin glorieux que le vertueux Fénélon ſut tracer aux enfans des rois ; ils les bercent d'une prétendue autorité ſuprême qui les plonge dans un profond ſommeil : ce n'eſt qu'à leur réveil que les rois déſabuſés apprennent à connoître les cauſes des révolutions.

Frédéric, ſi tu es ſage, tu évacueras promptement notre territoire ; & ſi l'offre que te fait un général non moins habile que valeureux, excite de nouveau ton ambition pour terraſſer ton ennemi-né, ta défaite même deviendra une conquête aux yeux de ton peuple ; mais ſi, comme l'incomparable Don Quichotte de la Manche, tu combats des géants réels, je crains pour toi qu'il ne te reſte pas même un moulin à vent pour ta retraite. Tes pareils t'avoient promis un quine à cette loterie royale : il ne te ſortira pas un extrait.

Tu croiras peut-être que la terreur me dicte ce langage ? tu me ferais injure. Les aſſaſſins, les agitateurs qui portent l'effroi dans les ames timorées, ne me croient pas capable de cette foibleſſe. J'ai défendu Louis XVI tant que je l'ai cru vertueux : mais j'abhorre les citoyens qui, ſous d'autres rapports, voudroient l'imiter & hériter de ſa dépouille.

Un tyran couronné, un citoyen tyran ſont, à mes yeux, les fléaux de la ſociété : leurs crimes ſont égaux, quelle que ſoit la diverſité de leur ambition. Frédéric, tu vas apprendre à me mieux connoître. Tu ſais que le glaive eſt encore levé ſur la tête de l'innocent, comme ſur celle du coupable : eh bien ! tu vas me voir pourſuivre ces mêmes aſſaſſins, comme j'ai

poursuivi les trames de la cour. Je ne voulois point une insurrection sanglante ; je voulois que la nation réduisît Louis XVI à régénérer sa maison : il seroit encore sur son trône : mais le maître de tout avoit sans doute décidé qu'il n'en étoit plus digne ; cette sainte insurrection du 10 août a coupé le nœud gordien qui tenoit dans l'indécision tous les bons citoyens. Après la tempête, chacun se reconnut : on s'est rendu compte, & l'opinion de 1769 a rallié les belles ames autour de la patrie. Louis XVI & sa femme ont été démasqués ; & pourquoi ne les a-t-on pas chassés ? Et nous avons encore dans la société *des ennemis du repos public*, des monstres qui n'ont ni le physique ni le moral de l'homme ; ces monstres ont de l'influence ; ils abusent de la confiance du peuple : mais le peuple est juste : un jour désabusé, il reconnoîtra ces perfides. Ces malveillans tendent à la dictature. A la dictature ! grand dieu ! la lie des hommes, l'effroi de l'humanité ? Les crimes réunis, & pour la première fois d'accord, préparent dans les ténèbres des maux que le Sénat français préviendra sans doute. Ah ! que ne peut-il sortir de cet aréopage moderne un décret qui joigne la famille de Louis XVI à ces perturbateurs de la société ! Quel supplice pour les méchans, de se voir réunis ! Qu'on les banniſſe de nos bords, & que nous puissions dire :

Le flot qui les porta recule épouvanté !

Voilà la seule vengeance que je crois digne des Français.

Ah ! Frédéric, que ne puis-je voir cette ménagerie conduite par le féroce algonquin Marat, armé du fouet sanglant des Euménides ! on pourroit alors surnommer

cette contrée l'*Isle des tyrans*. Louis XVI mort, Louis XVI vivant m'importune sur le sol rougi du sang des citoyens. Ses ennemis les plus acharnés voudroient le rougir de nouveau : je voudrois les réunir pour leur tourment, & sauver ma patrie de leur perversité. Crois-tu actuellement à ma terreur ? Si Jupiter venoit avec son tonnerre pour nous asservir, je lui dirois : je brave ta foudre, tyran, & je m'ensevelirai sous les ruines de mon pays.

J'aimais le gouvernement monarchique de la constitution ; je le croyais propre à l'esprit national ; mais, pour mon ame, j'aimais celui de la république : apprends donc, d'après mes systêmes, à respecter ce gouvernement.

C'est ainsi, Frédéric, qu'une républicaine exhorte ses concitoyens à résister à l'oppression : si l'ambition nous divise encore, tu pourras, ainsi que les autres tyrans, espérer de nous vaincre un jour : mais, si nous sommes unis, que deviendrez-vous, troupes errantes de visionnaires couronnés ? Vos trônes aëriens, vos sceptres de verre, vos titres semblables aux *bons billets* de *la Châtre*, & toutes vos folles espérances, se réduisent à un *si*. Je conviendrai philosophiquement avec toi, que notre bonheur dépend également d'un *si* : sois persuadé qu'en te donnant une leçon, je veux, si je le puis, effrayer les peuples de l'école des tyrans. Rappelle ta raison : ne crois plus à des rêveries mensongères : retire-toi prudemment du territoire francais. Je te souhaite un bon voyage, & suis avec toute la franchise de l'égalité, MARIE-OLIMPE DEGOUGES.

LA FIERTÉ DE L'INNOCENCE,

OU

LE SILENCE DU VÉRITABLE PATRIOTISME.

PEUPLE FRANÇAIS, montre-toi digne des principes républicains; écoute, à ton tour, la vérité; chéris-la sur tout: elle peut seule te servir & te sauver.

J'AVOIS vécu jusqu'au moment que j'ai cru qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de faire le bien de mon pays, & de démêler d'où partoit la trahison; la lumière vint tout-à-coup frapper mes yeux; & quel que fût son éclat, j'ai resté long-temps dans une telle confusion d'idées, qu'il m'étoit impossible de prononcer mon opinion! Cependant je puis actuellement me montrer telle que je suis née, telle que je mourrai, libre! Libre, mes Concitoyens, pour sauver ma patrie, si je puis y contribuer.

Qu'il est beau de servir la cause du peuple! qu'il est beau de mourir pour elle! mais qu'il est affreux

de mourir ſans emporter l'idée conſolante de l'avoir ſauvé des piéges où tous les malveillans l'ont entraîné ?

Vous n'ignorez pas, Citoyens, que je me ſuis attachée principalement à détourner l'orage qu'un égarement populaire appeloit ſur la nation françaiſe; mes écrits ſont une prophétie exacte de tout ce qui s'eſt paſſé ſous nos yeux.

Que de maux j'aurais prévenus, ſi l'on avoit voulu m'écouter ! que de ſang on auroit épargné, ſi l'on avoit voulu me croire ! & nous n'en ſerions pas moins républicains.

Le ſang, diſent les féroces agitateurs, fait les révolutions. Le ſang même des coupables, verſé avec profuſion & cruauté, ſouille éternellement ces révolutions, bouleverſe tout-à-coup les cœurs, les eſprits, les opinions; & d'un ſyſtême de gouvernement, on paſſe rapidement dans un autre. L'hiſtoire de l'Univers en offre pluſieurs exemples. Les cruautés paſſées, celles dont on nous menaçoit encore, avoient changé l'eſprit public; les bons citoyens, comme les mauvais, fuyoient la Capitale; & la plupart des habitans, s'ils avoient oſé en convenir, deſiroient l'approche de l'étranger, tant la barbarie de l'intérieur rendoit celle de l'ennemi ſoutenable ! Voilà comme nous avons failli perdre à jamais notre liberté; les malveillans ont été reconnus ſous le manteau du patriotiſme : la véritable liberté & la bonne

égalité ont repris leurs saints droits, & les agitateurs sont réduits au silence? que dis-je : ils sont confondus; le destin des armes vient à l'appui de cette victoire, & nous sommes a jamais délivrés, si l'amour de la patrie achève de reproduire le bon esprit de 89 : n'en doutez pas Citoyens, mais éloignez de votre sein ces proscriptions infâmes qui dénaturent l'homme, & qui perdent les gouvernemens; pénétrez-vous de cette vérité & de ce tableau hideux par lequel de cruels agitateurs ont souillé la nation française; je veux le remettre sous vos yeux, mais avec des couleurs favorables : autrement, comment pourriez-vous en soutenir l'horreur?

Paris, cette mère des arts & des talens, cette reine des cités, n'offroit plus aux voyageurs, aux habitans, qu'un vaste repaire, & l'on n'y distinguoit plus le véritable patriote du faux; la rage de l'intérêt particulier l'emportoit sur l'amour de l'intérêt public; le peuple, malgré lui, étoit entraîné dans le crime; l'on égorgeoit impunément des milliers de citoyens, dont la plupart étoient coupables.... il faut bien le croire; mais, Citoyens, la vie de l'homme est-elle si peu de chose aux yeux de l'humanité, qu'on ne daigne pas examiner pour quoi on la lui ravit?

La Russie, long-temps considérée comme une nation barbare, nous donne un grand exemple d'humanité en reléguant ses criminels dans des terres incultes; & les Français, si humains par nature, n'ont pas su imiter la pitié & la clémence des Russes!

Hélas ! quand
tous les gens-de-lettres à faire des recherches sur le code pénal, afin d'abroger même la peine de mort sur les criminels, s'attendoient-ils que, dans une révolution opérée par les lumières de la philosophie, au bout de quatre ans, les Français donneroient la mort sans relâche pendant trois jours & trois nuits à leurs concitoyens ? Mais ce ne sont pas des Francais qui ont commis de semblables atrocités ; ce sont des tigres ennemis des hommes, déchaînés contre nous par des puissances étrangères ; c'est par de semblables moyens qu'ils ont voulu nous asservir, tromper les citoyens & nous faire retomber dans un état de barbarie & d'esclavage. Ces affreux satellites exerçoient sur nous leurs cruautés ; mais qu'ils frémissent ! nous ne sommes pas vaincus. Si les Français eussent été capables de ces forfaits, déja vous verriez ces bourreaux, en proie au remords, poursuivis par ces ombres errantes, par ces veuves éplorées, par ces fils désespérés qui leur redemanderoient un sang dont il n'appartient qu'à la Loi de disposer. Je sais qu'en tenant ce langage, j'attire sur ma tête le glaive des assassins ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave leur fureur ; & certes, je ne les ménagerai point quand il s'agit de sauver la chose publique, environnée des ennemis du dedans & du dehors. Je peux courir à ma perte en servant mon pays loyalement comme je l'ai toujours fait.... c'est le sort des grandes ames. Je

tyrans quand ils sont triomphans, c'est courir à la fortune & aux dignités ; mais jamais, vous le savez Français, & vous en êtes actuellement convaincus, un semblable salaire ne flatta mon ambition. Semblable à Roland, j'avertis Louis XVI, bien long-temps avant lui, du sort que lui préparoit une cour perfide ; & aujourd'hui j'avertis mes concitoyens des trames tissues sourdement par de nouveaux conspirateurs.

Peuple Français, ce n'est point assez d'avoir pris ta défense sous le despotisme de l'ancien régime, d'avoir sauvé la partie indigente des horreurs de la misère dans le grand hiver, d'avoir forcé la bienfaisance des riches par mes écrits énergiques & touchans : je te devois encore des avis salutaires. Songe que tu es républicain ; songe que ce titre te suffit pour faire grâce un jour au tyran qui t'a si long-temps captivé ; songe que tu ne seras grand qu'en remportant cette première victoire. Les Romains chassèrent les Tarquins : il faut chasser Louis XVI, l'éloigner de notre gouvernement : sa présence en altéreroit la prospérité! Ah ! combien j'ai maudit son arrestation à Varennes ! Que t'importent Louis XVI, sa femme, ses enfans, & tous les potentats de l'Europe ? Vainqueur, tu briseras les sceptres des tyrans, & tu les verras tomber de dessus leur piédestal, comme ils ont disparu de la Capitale par le souffle seul d'une femme : que mon sexe est intéressant, quand il n'a porté ses mains que

lur les mc
poignard &
dis pas davantage, il me fait horreur.

Peuple Français, apprends que les plus ardens à la deſtruction de la royauté, n'étoient ni patriotes ni républicains : ils ſervoient leurs projets & non tes intérêts : mais qu'ils frémiſſent ! tes yeux une fois décillés, tu demanderas leur punition au ſénat français ; que dis-je ? eſt-ce à moi de parler de vengeance, de haine ? Si ma foible voix s'eſt fait entendre dans le cœur de tous les citoyens, c'étoit pour y répandre le calme, la clémence & l'amour de mon pays. Senſible auteur de l'intéreſſante Virginie, peintre brillant de la nature, tu m'as perſuadée, dans ta ſimple & touchante converſation, que j'étois un ange de paix : j'accepte avec tranſport ce titre glorieux ; il me preſcrit un nouveau devoir plus digne de mon ame & de mes principes. Et vous, membres reſpectables de la Convention nationale, Pétion, Condorcet, Vergniaud, Briſſot, & tous ceux qui n'ont embraſſé comme vous que les vrais intérêts de la patrie, vous me rendez bien juſtice.

Enfin, je me retrouve dans les principes de ces hommes célèbres que j'avois un moment ſoupçonnés. Le patriotiſme de chacun court au même but ; mais il a ſes nuances, comme toutes choſes. Dans les époques révolutionnaires, le ſoupçon, la défiance ſont naturelles. Les vrais patriotes n'accuſent pas gratuitement : les méchans condamnent tout juſqu'à la

vertu même. Au défaut de preuves, l'impoſture ſupplée à l'évidence.

Une perſonne que je pourrois ſoupçonner d'ariſtocratie, auroit voulu me perſuader que les malveillans trouveroient jour de gliſſer mon nom dans la liſte civile: certe je les en défie. Ce dont je ſuis convaincue, c'eſt qu'on ne publiera point des lettres de moi, qu'on a dû trouver chez le ſieur de Briſſac, la princeſſe Lamballe & la Porte, Intendant de la liſte civile; mais il me reſte, entre les mains, copies & réponſes. Il faut donc que j'apprenne moi-même au public quel eſt le genre de rapport que je pouvois avoir avec une cour perfide. Puiſque les délateurs ſe taiſent ſur mon compte, je vais dépoſer avec ma précipitation ordinaire, toute cette correſpondance, ſur le papier, & en faire paſſer les originaux au Sénat François.

Grace, grace, mes concitoyens, pour le ſtyle! Je n'ai ni teinturier ni faiſeur: je communique moins mes écrits qu'aucun auteur. Je pourrois peut-être convenir que je ſuis ſublime pour corriger les autres, & d'une inſouciance amère pour laiſſer paſſer toutes mes fautes à l'impreſſion. Je dicte toujours avec mon ame, & jamais avec mon eſprit. En liſant l'épreuve de ces deux adreſſes, j'ai ſenti qu'il faudroit les recompoſer pour plaire aux puriſtes critiques; mais, comme je ne ſers que la patrie, la ſainte philoſophie & le peuple, que m'importe le reſte?

Signé, MARIE-OLYMPE DEGOUGES.

Ces adreſſes n'avoient que le mérite du moment; elles ont été retardées à l'impreſſion.